

ROYAL BAKING POWDER Absolutely Pure

Deux naufrages. Boston, 29 novembre.—Une épêche spéciale de Highland Light au Herald dit: Un grand trois-mâts dont le nom est inconnu s'est échoué sur la barre de Peaked Hill. Deux matelots et un passager ont perdu la vie. Le capitaine et deux hommes d'équipage ont été sauvés. Le navire est complètement perdu.

L'affaire Walter Rosser. San Francisco, 29 novembre.—Dans l'affaire de Walter Rosser, soldat du Tennessee, qui a tué le 13 septembre un civil, Henry Hildebrand, pendant qu'il était sous l'influence de la boisson, le jury, après être resté toute la nuit en délibération, a fait savoir au juge Walkie qu'il n'avait pu s'accorder. Six jurés voulaient l'acquiescement complet et les six autres, une condamnation pour meurtre au second degré.

Tempête sur les bords de l'Atlantique. New York, 29 novembre.—Le steamer Martello, venant de Hull, rapporte que, hier, à 2 heures de l'après-midi, on s aperçut à la hauteur de 40e degré de latitude et du 51e de longitude les débris d'un navire, d'une barque ou d'une brigantine. Le Martello ne pouvait faire de signaux; il était à cinq milles du navire. Bientôt après, on aperçut un steamer qui se dirigeait vers la barque. C'était, pense-t-on, l'Allegé Hogan se dirigeant sur Baltimore.

Les réclamations de la reine Lilinkalani. St-Louis, 29 novembre.—L'ex-reine Lilinkalani, des îles Hawaï, ainsi que sa suite a traversé cette ville, en route pour Washington où elle va réclamer au président Mc

Kinley 1,000,000 d'acres dans ces îles. Elle a l'intention de proposer en même temps aux Etats-Unis de leur céder la propriété de toutes ces terres pour la somme de \$6,000,000.

Vingt-sept navires totalement détruits dans le voisinage de Provincetown.

Provincetown, Massachusetts, 29 novembre.—Vingt-sept navires ont été jetés à la côte et totalement détruits dans le voisinage de Provincetown. En grande majorité les hommes qui les montaient ont été sauvés; cependant on a à déplorer plusieurs morts. Quatre ou cinq des navires perdus faisaient le cabotage, les autres étaient des bateaux de pêche. Pendant la tempête le rivage était jonché de débris. Les rues ont été envahies par les eaux et une partie du quai a été emportée. Des glacières et un établissement d'élevage de homards ont été détruits à Beach Point.

Justice expéditive.

Roanoke, Virginie, 29 novembre.—Dépêche spéciale de Bedford City: Hier, le grand jury a porté une accusation d'outrage criminel sur la personne de Mlle Mary Aunepaugh, une blanche âgée, le 19 novembre dernier, contre James Webster, un nègre. Aujourd'hui, l'accusé a comparu à dix heures du matin devant le tribunal. A trois heures 30 les jurés se retirèrent pour délibérer et rendirent à quatre heures 05 un verdict de culpabilité entraînant la peine de mort. La sentence sera prononcée demain.

Sharkey et Corbett.

New York, 29 novembre.—Dans le compte rendu d'une interview publié hier Corbett est cité comme ayant dit qu'il désirait se battre de nouveau avec Sharkey sans autre rémunération que ses frais d'entraînement. Tom O'Rourke, «manager» de Sharkey, fait aujourd'hui la réponse suivante: Corbett déclare qu'il se battra de nouveau avec Sharkey sans rémunération, si ses frais d'entraînement lui sont remboursés. Sharkey accepte, à condition que les recettes aillent aux pauvres comme cadeau de Noël, la presse devant former un comité pour la distribution de l'argent. Que Corbett fixe la date, qui ne doit pas être fixée à plus de deux semaines d'aujourd'hui.

L'évacuation de l'île de Cuba.

Washington, 29 novembre.—Le général major M. C. Butler a eu une nouvelle conférence avec le président McKinley. Au cours d'une interview il a dit: Depuis l'arrivée des commissaires américains à la Havane 20,000 soldats espagnols environ ont été renvoyés en Espagne. Trente-deux transports arriveront bientôt à l'île de Cuba, d'où ils ramèneront cinquante ou soixante mille hommes en Espagne. D'après le général Butler il est difficile de dire combien de soldats espagnols resteront dans l'île pour s'y fixer. A un moment un décret a permis à ceux qui le désiraient de s'établir, mais ce décret a été rappelé. Le général Butler a fait l'éloge des soldats espagnols. Je n'ai jamais vu, a-t-il dit, d'hommes plus paisibles et se conduisant mieux. Le général en a rencontré des milliers chaque jour, et il n'a jamais vu commettre un acte répréhensible.

DERNIERE HEURE.

La rédaction du traité de paix.

Paris, France, 29 novembre.—Grâce à la diligence de M. Moore et de Senor Ojeda la rédaction des articles du traité de paix a été terminée ce soir.

Il sera soumis demain aux deux commissions pour un dernier examen. L'acceptation des articles sera annoncée sans délai.

En outre, M. Moore soumettra aux commissaires américains les questions devant être ultérieurement l'objet de négociations avec les Espagnols. Afin de gagner du temps et de faciliter la discussion ces questions seront présentées sous forme d'articles.

L'élargissement des insurgés retenus prisonniers par les Espagnols sera compris dans le protocole. Il est convenu que les Espagnols les mettront en liberté et que les Etats-Unis entreprendront d'obtenir l'élargissement des prisonniers espagnols aux mains d'Aguinado. Cette question est si intimement liée à la conclusion de la paix qu'elle a été écartée des questions devant être ultérieurement l'objet de négociations et intercalée dans le protocole.

An Sénat français.

Paris, France, 29 novembre.—A la suite d'une demande d'explications sur le discours prononcé hier à la Chambre des Députés en réponse à une interpellation, M. Dupuy, président du conseil, s'est exprimé ainsi cette après-midi au Sénat: Mon discours a été suffisamment clair. Les pouvoirs de la Cour de Cassation sont sans limites, et tous les documents nécessaires lui seront communiqués. Le meilleur moyen de restaurer la paix est de laisser l'affaire entre les mains du pouvoir judiciaire. L'ajournement a ensuite été prononcé.

Les expulsions de sujets autrichiens de la Prusse.

Vienna, 29 novembre.—Aujourd'hui, au Reichsrath, le premier ministre et ministre de l'intérieur, le comte Thun-Hohenstein, a répondu à une interpellation à propos des expulsions des Autrichiens qui ont lieu en Prusse. Le ministre a déclaré que les autorités usaient d'une sévérité très regrettable, mais qu'il n'y pouvait trouver une flagrante violation de la loi internationale. Néanmoins, a-t-il ajouté, nous avons protesté contre les mesures prises par les fonctionnaires prussiens, et les assurances que nous a données le cabinet de Berlin, nous font espérer que l'on aura désormais plus de considération pour les Autrichiens.

Si, a dit en concluant le ministre, le cabinet de Berlin ne répond pas à ce que nous sommes en droit d'attendre, notre gouvernement n'hésitera pas à protéger énergiquement les droits des Autrichiens et, s'il le faut, nous adopterons des mesures de représailles.

Nouvelles de la Havane.

Havane, 29 novembre.—Depuis l'explosion qui a eu lieu, hier, dans une maison particulière, avenue de l'Infante, entre les batteries Santa Clara et Reina, 11 personnes sont mortes. Quelques autres ont été blessées; mais elles vont bien. Le propriétaire des cartouches qui ont fait explosion, Jeronimo Smith, a été arrêté. Le trésorier d'ici a reçu de Madrid, par câble, un ordre pour toucher, 1,840,000 pesos pour payer les arrières des aux soldats. L'assemblée cubaine a établi son siège à la ferme de El Carmen, à une mille de Playa de Mariano, où elle aura une séance importante, aujourd'hui.

Sa Majesté Impériale, L'Impératrice Marie Féodorowna, de Russie



A. M. Mariani, Paris, France. Palais Anitokhoff, St-Petersbourg, 6 Décembre, 1894.

"Sa Majesté, l'Impératrice Marie Féodorowna, ayant éprouvé un grand bien de l'usage de votre vin-tonique, désire qu'une caisse de 50 bouteilles de Vin Mariani soit immédiatement envoyée à l'adresse de Sa Majesté, l'Impératrice."

JAMAIS VIN N'A ETE PLUS HAUTEMENT NI PLUS JUSTEMENT VANTÉ QUE LE

VIN MARIANI

LE FINEST TONIQUE FRANÇAIS POUR LE CORPS, LES NERFS ET LE CERVEAU POUR LES HOMMES SURMENÉS PAR LE TRAVAIL, LES FEMMES DELICATES DE SANTÉ ET LES ENFANTS MALADIFS.

Le Vin Mariani est recommandé par la faculté médicale dans le monde entier. Il est spécialement recommandé pour les Troubles Nerveux, les Affections de la Gorge et des Poumons, la Dyspepsie, la Consommation, la Débilité Générale, la Malaria, la Déperdition de Forces et la Grippe.

LE VIN MARIANI DONNE DES FORCES.

AVIS SPÉCIAL.—Toutes les attentions citées dans nos colonnes sont absolument de bonne foi. Les originaux sont gardés en sûreté, et seront volontiers soumis à l'inspection de toute et de toutes personnes qui voudront le vérifier. RÉCOMPENSE.—Le Vin Mariani a été récompensé par le grand diplôme de mérite et le diplôme de mérite de 1889 et 1890. Une récompense de 4500 est offerte pour toute information conduisant à l'arrestation et à la condamnation de toute personne ou de toutes personnes répandant des rapports faux et malicieux calomnieux à l'égard de la réputation bien établie du VIN MARIANI. MARIANI & CIE. OFFRE SPÉCIALE.—A tous ceux qui écrivent, mentionnant l'Abelle, nous envoyons un livre renfermant les portraits et les attestations des EMPEREURS, DE L'IMPÉRATRICE, DES PRINCES, DES CARDINAUX, DES ARCHÉVÊQUES et autres personnages de distinction. MARIANI & CIE., 52 WEST 15th STREET, NEW YORK. Paris, 41 Boulevard Haussmann. Londres—83 Mortimer Street. Montréal—28-30 rue Hôpital. Je lui permettront ses ressources. Le gouvernement se chargera de ce fardeau. La Banque d'Espagne a fait une nouvelle avance de 60,000,000 de pesetas au gouvernement, pour couvrir les frais de rapatriement des troupes espagnoles qui sont dans les Antilles et les Philippines. Les journaux républicains attaquent violemment le gouvernement et les Américains. Comment la nouvelle de la conclusion de la paix est reçue en Espagne. Madrid, 29 novembre.—Selon le correspondant du "Daily Mail" à Madrid, Senor Sagasta affirme que si les Etats-Unis insistent pour faire peser la dette de Cuba et des Philippines sur l'Espagne, elle fera honneur à sa signature autant que

D. MERCIER'S SONS Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

MAGASIN AGRANDI! D'AUTRES MARCHANDISES!! LE MEILLEUR CHOIX!!! En Montres, Pendules, Diamants et autres Pierres Précieuses, Bijoux des derniers deasins, Argent Massif et Objets en Plaque d'Innombrables dessins, Verre taillé, Canopes et Ombrelles avec manches en or, Portemonnaies, Lunettes en or, Sicares, Porte-plumes, Crayons et Plumons en or et argent, etc. Montres, Pendules, Bijoux et Argenteries réparés, et argenterie et dorure faites avec soin.

Téléphonez-nous... LaCumberland Telephone & Telegraph Co Et donnez-nous votre ordre pour un Téléphone: Chaque résidence devrait en avoir un. Aucune maison de commerce ne doit s'en passer. Tout est métallique, avec installation comportant la téléphonie à longue distance.

Table with columns: RESIDENCE, POUR LE COMMERCE, Par Mois, Par Mois. Rows: Quatre personnes sur la même ligne, Trois personnes sur la même ligne, Deux personnes sur la même ligne, Ligne directe, à l'imprimeur qui se trouve à la ville de la Nouvelle-Orléans, du côté gauche du Mississippi, sur ou contiguë à nos routes de poteaux.

Cumberland Telephone and Telegraph Company, CARONDELET ET POYDRAS. Succursale de la Compagnie d'Assurances du Sun Mutual DE LA NOUVELLE-ORLEANS. Nouveau No 322, vieux No 68 rue Royale.

Charbon et Coke Whann, Jutte & Tyler, 305 rue Carondelet - Bâtisse Henner. Délivré promptement.

Précautions en Espagne pour maintenir l'ordre. Le correspondant du "Standard", à Madrid, lui télégraphie que le gouvernement craignant que la signature de la paix ne fit un mauvais effet, a ordonné à toutes les autorités civiles et militaires d'exercer la plus grande vigilance sur les messages par le télégraphe et téléphone. La censure prend connaissance de toutes les dépêches dans le pays. Le gouvernement a appris de source certaine qu'il se fait de graves préparatifs pour un soulèvement. Senor Sagasta a manifesté une vive émotion en apprenant que les commissaires espagnols et les Français avaient consenti à signer le traité de paix, dans les conditions qu'imposaient les Américains. Il a déclaré à ses amis qu'il croyait avoir agi pour le plus grand bien du pays et de la monarchie.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O. No 59 Commencée le 29 sept 1898

L'AMOUR VAINQUEUR.

PAR JULES DE GASTYNE.

CINQUIÈME PARTIE.

IL Y A UNE JUSTICE!

VII. Suite.

Le magistrat lui fit approcher une chaise et la fit asseoir.

Puis il interrogea Zéphyrino, le père de la famille et le chef de la bande. Après lui avoir fait décliner ses nom et prénoms, il lui demanda quels étaient ses moyens d'existence. L'Italien, qui avait repris un peu d'aplomb, se drapa et répondit: Je suis sculpteur. Sculpteur? —Je fais des estatoues... —Qui se vendent? —Oui, moussou le juge. —Et à qui? —A ceux qui aiment l'art! dit avec emphase le coquin. M. Vernier n'insista pas. —C'est bien, dit-il, voici ce dont vous êtes accusé... —En effet, fit Zéphyrino, je ne serai pas fâché de le savoir... —C'est pour vous le dire que je vous ai fait conduire ici... —Et d'abord, ajouta M. Vernier en prenant sur son bureau le poignard qui avait servi à assassiner M. de Pompéry et qu'il avait fait rechercher, connaissez-vous ceci? L'Italien fit un mouvement réprimé, puis il s'approcha, regardant l'arme avec attention et déclara tranquillement: —C'est mon poignard. Il est même fort joli. —L'avez-vous vu déjà? —Non, moussou le juge... Je n'ai pas eu cet avantage. Il se tourna vers ses fils. —Et vous, avez-vous vu cette

arme... cette jolie arme?... Constantino et Rienzo firent de la tête un signe négatif. Margarita n'avait pas remué. —C'est l'arme, dit le magistrat, c'est l'arme avec laquelle a été tué M. de Pompéry. Zéphyrino sembla ne pas comprendre. —Il chercha un instant dans son souvenir. —Moussou de Pompéry? —Vous ne savez pas ce que je veux dire? —Non, moussou le juge. —Bon... C'est vous pourtant, reprit le magistrat, en regardant le misérable dans les yeux, qui êtes accusé de l'avoir tué. Malgré lui, l'Italien s'ouleva, mais il se remit aussitôt. —Moi? fit-il d'un air tranquille, quelle folie!... Mais je croyais que c'était un jeune homme... Moussou de Lagarde. —Ah! s'écria M. Vernier, vous savez donc de quoi je vous parle?... —J'ai loué le procès... Je l'ai loué comme tout le monde... Et comment aurais-je commis ce crime, moussou le juge, reprit le coquin dont l'assurance revenait, car il supposait que le magistrat ne savait rien, ou du moins rien de sérieux. —Et pourquoi l'aurais-je commis?... Je n'ai jamais connu, je n'ai jamais vu moussou de Pompéry. M. Vernier le regarda fixement sans répondre et sous ce

regard Zéphyrino blêmit. —Voici, dit tranquillement le magistrat, les charges qui pèsent sur vous, et elles sont graves, je vous en prévient. —Ce poignard, que je viens de vous montrer, a été volé par vous à M. de Lagarde dans une attaque nocturne. L'Italien fit un bond effrayant. —Qui a dit cela? s'écria-t-il... qui a pu mentir? —J'ai les preuves, dit M. Vernier. —C'est faux, moussou le juge, c'est faux! Ou vent me perdre! Je suis entouré d'ennemis... Je n'ai jamais vu moussou de Lagarde... Vous pouvez nous confronter... —En effet, il ne vous a pas vu. C'était la nuit... Mais on sait que c'est vous. Et si on l'avait su plus tôt, il n'aurait pas été condamné. Constantino et Rienzo étaient devenus livides. Leurs genoux s'entre-choquaient. Zéphyrino lui-même commençait à devenir inquiet. Il reprit cependant avec une sorte de fièvre: —Mais qui a dit ça... Qui a dit ça? Qu'on nous confronte! Et que je confonde le misérable imposteur! Sans faire attention à ces protestations, le juge d'instruction poursuivit: —Donc, le poignard qui a frappé M. de Pompéry était au mo-

ment du crime entre vos mains. —C'est faux! hurla l'ancien danseur. —Nous le prouverons, dit le magistrat. —Je vous en défie!... Ce poignard, je l'avais remis... —A qui? demanda le juge. L'Italien s'arrêta court. Il comprit qu'il avait dit une sottise. Et ses yeux éperdus errèrent autour de lui. —Vous voyez bien, reprit M. Vernier, que vous l'avez vu ce poignard, que vous le connaissez. —Eh bien! oui, avoua le coquin... Je le connais, là!... Je l'avais trouvé. —Volé! —Trouvé, moussou le juge, trouvé... Mes fils sont témoins. Il se tourna vers les deux jeunes gens qui acquiescèrent de la tête. —Je l'avais trouvé sur la route et je l'ai vendou... —A qui? —A un amateur. —Vous pouvez me dire son nom? —Non, moussou le juge. Il passait... Il a vu le poignard dans mes mains... Il l'a trouvé beau. Il m'a offert un bon prix. —Deux cent mille francs, demanda M. Vernier d'un ton ironique. Zéphyrino tressaillit. —Deux cent mille francs!

Pourquoi deux cent mille francs? —Parce que c'est le chiffre à peu près que vous avez touché, si j'en juge par ce qu'on a saisi sur vous. —Vous voulez parler de cet argent qu'on m'a volé? Il est à moi, cet argent, moussou le juge. —Je n'en doute pas, dit le magistrat, et il vous sera rendu quand vous en aurez justifié, ce qui vous sera probablement facile, la provenance. —Oun héritage, dit Zéphyrino, en Italie... ou un vieil oncle. —Nous verrons tout cela, dit tranquillement M. Vernier. En attendant, savez-vous ce qu'on nous a dit? —Non, moussou le juge. Mais si ce n'est pas ce que je viens de dire à moussou le juge, c'est faux... moussou le juge, je vous le jure! —On nous a dit, poursuivit le magistrat, que ces deux cent mille francs étaient le prix que vous aviez reçu pour assassiner M. de Pompéry. L'Italien leva les yeux au ciel. —Assassiné, moi, ou assassin! Et qui m'aurait payé, qui? —Mme de Pompéry. —La comtesse. —Oui. —Infamie! s'écria le greudin, Mme la comtesse est aussi innocente... —Elle a avoué, dit le magistrat. Zéphyrino sauta en l'air.

—Avoué! avoué quoi! —Tout... le crime... la faction dont il avait été commis. Et ce sont ces aveux qui lui ont mérité l'indulgence de la justice. Je l'ai autorisée à partir. —Elle est partie! —Oui. —Libre! —L'arbitraire libre... à la condition de ne plus rentrer en France. L'Italien ne pouvait plus tenir en place. Tout son sang bouillait. Il allait et venait devant le bureau avec des allures de fou. La comtesse partie, libre, et lui!... —L'écrit: —Mais enfin, qu'a-t-elle dit? moussou le juge? Elle ne m'a pas accusé, moi? —Si!... —Et de quoi? —D'avoir tué son mari. —Moi! —Vous... sur ses ordres... —Sur ses ordres? Zéphyrino leva les bras au ciel. —C'est inimaginable! Elle a dit que c'est moi qui ai tué M. de Pompéry? —Oui. —Pour de l'argent? —Pour deux cent mille francs qu'elle vous a versés. —C'est inouï! —Et c'est elle qui a conduit les agents... —Chez moi!